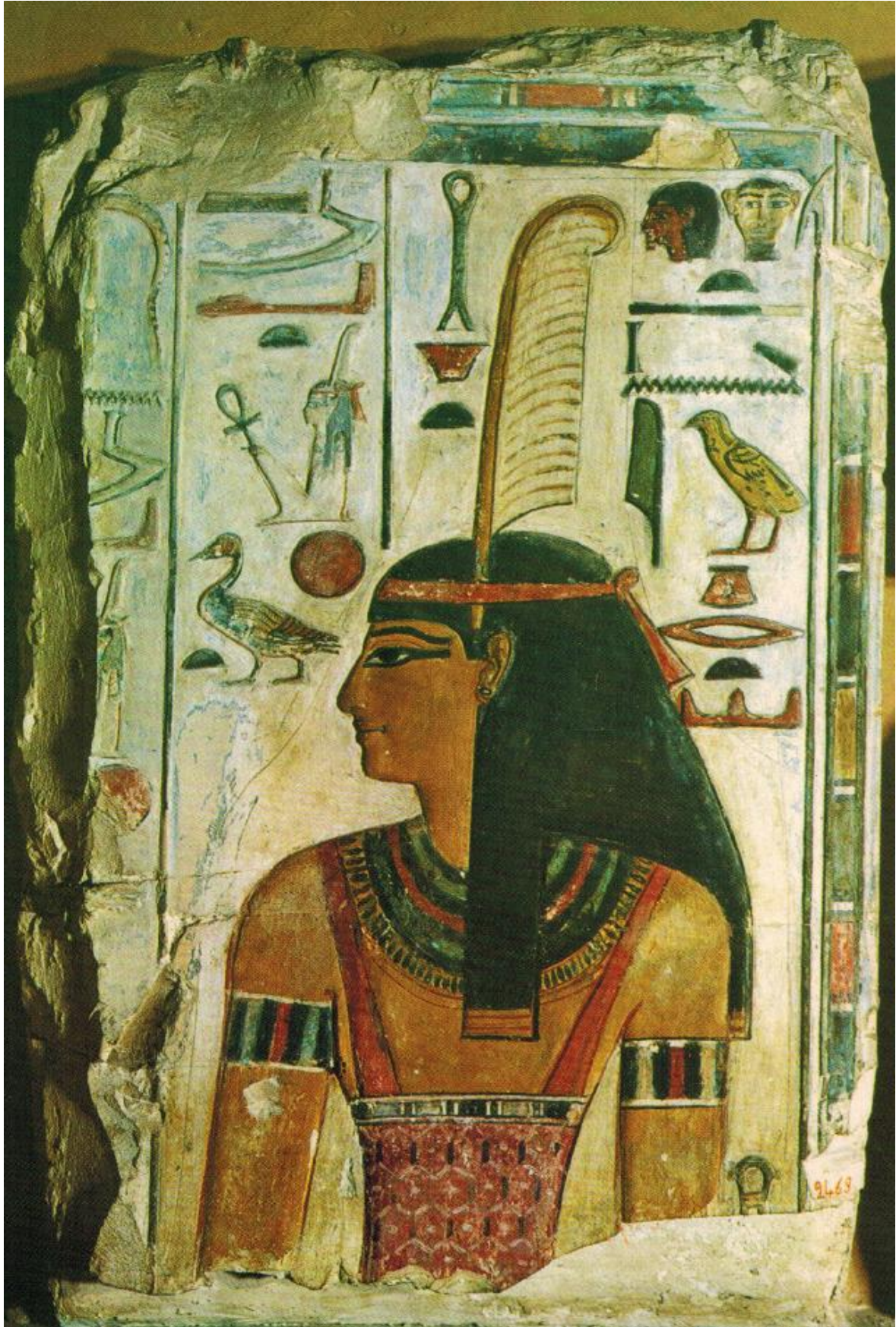


**POÉSIES DU JARDIN
DU LUXEMBOURG**

Tome 1



La déesse Vérité - Tombe du Pharaon Sethos I

Wilfrid Sébaoun

**POÉSIES DU JARDIN
DU LUXEMBOURG**

Poèmes

Tome 1

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-25-4
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

I

*Unable are the Loved to die
For Love is Immortality,
Nay, it is Deity —*

*Unable they that love — to die
For Love reforms Vitality
Into Divinity.*

EMILY DICKINSON

*Il n'est péché qui vive
Quand l'amour a parlé,
Il n'est âme qui meure
Quand l'amour a pleuré ...*

MAURICE MAETERLINCK

Quinze chansons

UN BEAU SOIR

Un jour d'inquiétude s'achève,
Il n'y a plus rien d'étranger
À notre secret dans le rêve
Que nos âmes vont partager ;

Plus rien de fortuit, d'arbitraire,
D'insondable, de tortueux,
Plus rien qui veuille faire taire
Les voix qui nichent dans nos vœux.

La chouette d'Athéna entrouvre
Lentement l'immense manteau
De la nuit, et nos cœurs découvrent
Le vrai visage de nos maux.

« Il est moins laid que ridicule »,
Murmure notre sang, surpris.
À nos âmes le crépuscule
Promet le baume de l'oubli.

ENFANT TROUVÉ

Une âme esseulée, un jour de froidure,
En elle a découvert, presque irréel,
Un bel amour, dont l'origine obscure
La porte à croire à un dessein du ciel.

Il faut bien peu de temps pour que fleurissent
Pour l'âme les lys de l'éternité :
Dès les premiers pas de l'amour, l'abysse
Ténébreux devient jardin enchanté.

Dès que l'amour enfant est en lisières
Sa nourrice voit qu'il a dans les yeux,
Pleins de curiosité, une lumière
Dont il ne sait rien mais qui plait à Dieu.

SILENCES

Sur mes longs silences penchée, tu vois,
Sans t'en étonner, que ton âme y tremble.
Nous avons si souvent cherché ensemble
Les secrets de nos rêves d'autrefois !
Nos âmes sont des mers qui se ressemblent,
Notre amour s'y est perdu mille fois !

Ton cœur se plaint — mon cœur me le révèle —
Depuis longtemps de n'être que ton cœur,
Jamais certain d'être le rédempteur
De mon cœur enchaîné au cœur de celle
Qui m'a laissé dans ce monde où s'emmêlent
Les fils noirs de l'amour et du malheur.

TOI QUI EXISTES PEUT-ÊTRE

Tu es la mer, l'espace immense
Ouvert aux pérégrinations
Des âmes hardies qui s'élancent
Sans hésiter vers leur passion.

Tu es le ciel, en ton sein vivent
Des rêves à jamais cachés
Aux âmes que le destin prive
Des flèches de l'aveugle archer.

Tu es l'horizon, vieil oracle
Consulté à n'en plus finir
Par les âmes que les obstacles
Dressés devant Dieu font frémir.

Tu es la source de berceuses
Qui savent adoucir les nuits
Si longues des âmes honteuses
De souffrir sans donner de fruit.

Tu es brume sur un abîme
Et cet abîme en même temps,
Tu es ce mystère sublime :
L'âme sœur que mon âme attend.

CELLE QUI SERA

Ton âme sera nouvelle frontière
— Comme je voudrais en être plus près ! —
Rayonnante d'oubli et de regrets
Doux comme un regard de rose trémière.

Tu seras fleuve où se refléteront
Toutes mes nostalgies transfigurées,
Tous les rêves sauvés par mes années,
Tous mes soleils de sang et de raison.

Tu coloreras mes rêveries grises
Des tons vivants des aurores promises ;
Les oiseaux te loueront dans les jardins.

Étoile élue, tu seras la plus claire,
Et réconforteras les pèlerins,
Les nuits souillées où ils se désespèrent.

SOUS UN CIEL INDÉCIS

Un germe est révélé,
Les sillons frémissent
D'une attente prisonnière.

Ton âme a la force et l'audace
De clamer du fond de tes yeux
Notre commune misère.
Seulement du fond de tes yeux,
Mais cela suffit.

L'ange des hivers grimaçants,
Si tu le veux, devra se couvrir la face
Du pan de son manteau constellé d'yeux clos.

L'ÉTÉ SUR LA FALAISE

Chaque année plus effrontément
L'été répète ses mensonges ;
Faut-il aussi qu'à belles dents
Chimères et nostalgies rongent
Les ressources de notre sang ?

L'herbe et le vent sur la falaise
Inventent des danses d'oubli
Dont ils sont les premiers surpris ;
Se peut-il que nos corps se taisent
Devant un si patent défi ?

Je veux t'aider, quoi qu'il arrive,
À chercher les joies qu'autrefois
La nuit cachait sur l'autre rive ;
Il faut malgré le ciel narquois
Traverser la mer, — aide-moi.

LE VOLCAN

Terre et ciel ? rien de plus que métaphore
Du jardin où l'amour ne peut éclore
Si Satan avec Dieu ne collabore.

Il y avait, avant l'heure féconde
Où je t'ai rencontrée, un autre monde,
Sans nous : sans soleil roux, sans lune blonde ;

Peines et joies, ténèbres et lumière,
Deuils vénéneux et attentes amères
Entremêlés durant des vies entières ;

Tous les échos, même les moins cyniques,
Raillaient les vains appels mélancoliques
Des cœurs inquiets face au néant unique.

Ce monde n'est plus que cendre et fumée :
L'amour qui guérit les âmes blessées
Est de lave ardente immense coulée.

Le généreux volcan a fait litière
Du décret condamnant à la misère
L'âme et le corps dans un monde éphémère.

La neige couvrira, douce et brillante,
Les flancs du volcan. Les oracles mentent,

Qui disent ambiguë la plaie béante.

Nous pouvons sans peur regarder en face
La mort qui vient : la frontière s'efface
Entre l'infini et la vie qui passe.

NOUVELLE VIE

Nous voici venus, enfin,
Lire épaule contre épaule,
Sous ce vénérable saule,
Dans le livre du destin.

Devant nous s'ouvre un chapitre
Qu'on ne peut lire qu'à deux,
C'est seulement dans nos yeux
Que sera trouvé son titre.

Dans le livre grand ouvert
La neige et les blés flamboient,
Les souffrances et les joies
S'offrent à nous de concert.

Il faudra tourner les pages
Une à une, patiemment
(Comme la lune s'y prend
Pour traverser les nuages).

L'EXPÉRIENCE

Nous savions que cette vie n'est qu'un songe,
Bien sûr, avant de venir en Saintonge.

Le rivage de l'océan
Ouvrit les bras à ses enfants.

Aux premières lueurs d'une aube amère
Nos cœurs infirmes se sont vus
Face à face, tremblants, tout nus,
Honteux de leur pitoyable misère.

La nuit n'avait guère promis,
En rechignant, qu'une extase imparfaite,
Mais nos cœurs doutaient si l'aube était prête
À montrer un chemin d'oubli.

Les vagues murmuraient, compatissantes :
« L'amour ne permet pas que la nuit mente. »

DIALOGUE DE VEILLÉE

— Laisse mon visage altéré
Boire la douceur de tes mains
Et leur fatigue en même temps,
Comme le ciel du crépuscule
Se soule du sang du soleil.

— Pardonnerez-tu à mes mains
D'être aussi amertume et fièvre
Comme des aubes décharnées
Que la mer accueille en silence ?
Leur pardonnes-tu de s'ouvrir
Comme des ailes inexpertes
Pour des voyages ténébreux ?

— Tes mains sont lourdes et légères
Sur mes yeux avides de rêve,
Quelle nuit pure aurait des seins
Plus abondants en vrai mystère ?

— Permets à mes mains de se taire,
Suis-je certaine que soit mûre
L'écume en elle abandonnée ?
Ce sont des grèves de défi,
Tant de nuits y ont déferlé !
Âpre est leur lutte avec la mort !

DES DONNÉS POSSIBLES

Il faut que tes mains soient revêtues
De nuit ou d'écume murmurante ;
Il faut que dans ta voix tremble une lumière
Issue d'une corolle esseulée ;
Il faut qu'il y ait dans ton rire un serment ;
Il faut que ta bouche ouvre un chemin
Même au feu d'une impure pitié ;
Il faut que tes yeux s'emplissent d'ombres
Transfigurées par le sang d'un rêve ;

Il faut que dans ton sang vive une âme
Qu'on puisse appeler libératrice.

UNE ÉTAPE

Rien ne sera plus comme autrefois,
Il faut bien s'y résigner,
Mais comment s'en consoler ?
Ne permets pas à mes doigts,
Moins encore à mes lèvres fiévreuses,
De s'approcher, même un instant,
De la coupe où sinistrement
Remuent des ombres venimeuses.

Ce que je viens de dire est insensé !
Ton vrai rôle de rédemptrice
Est de m'aider à surmonter
L'épreuve purificatrice.

Le monde est ce qu'il est, tant pis
Si aux fenêtres de l'oubli
Rares deviennent les fleurs,
Si les aubes sont grises,
Si nos nostalgies attisent
Les plaies de nos cœurs !

Aucun miroir ne répare
Les nuits déchirées, les horizons brisés.
À jamais resteront scellés
Le jardin dont furent chassés
Nos premiers parents, et le ciel d'Icare.

Tu peux m'aider à dépierrer

Les champs rebelles de mon âme,
Et à y semer ce dictame,
Don de l'amour, qu'est la pitié.

TON NOM

Je ne dirai ton nom qu'à toi.
Si pour une raison quelconque
On le prononce devant moi
Je ferai semblant de rien.
Tu es celle qui est,
Celle qui fut,
Celle qui sera.

Le temps est proche où la lune,
Notre sœur secrète,
Le laissera deviner, ton nom,
Aux branches des arbres.
Alors on fera la dernière toilette
Du jour sans merci.

NOTRE AVENIR

L'amour fera de tes yeux,
Qui secrètement prient et pleurent,
Des oiseaux de feu,
Et de notre demeure
Une forêt peuplée de rêves bleus,
Qu'à l'heure de nos agonies
Transfigurera un incendie
Source d'éternelle vie.

DEVANT NOUS

Existe-t-il des chemins innocents ?
Il y aura des chemins de traverse
Où se perdront des soleils impatients ;
Nos yeux s'habitueront, au fil des ans,
Aux brumes sans fond, aux neiges perverses,
Où les rêves blessés perdent leur sang.

Harcelés par des ciels qui se ressemblent,
Nous avons vu des éternités sœurs
Qui dans les miroirs flamboyaient ensemble, —
On aurait dit de vieux bûchers moqueurs.

Lourd est le prix que fait payer le temps !
C'est quand nous aurons vieilli dans le doute
Qu'il y aura des hivers de dérouté
Pour la solitude aux ongles sanglants !

AMANTS CALCULATEURS

Ils décidèrent qu'il fallait,
Pour montrer que leurs cœurs mauvais
Avaient grand besoin d'être aidés,
Dans ce théâtre mal famé
Qu'est le monde que Dieu a fait,
Se plaindre de tout, tout blâmer.

Blâmer les lunes, trop sévères ;
Blâmer les vagues qui nourrissent
Et bercent d'avidés chimères ;
Blâmer les fleurs, piètres actrices ;
Blâmer les brumes et les lacs ;
Blâmer la grâce et la gaieté,
Toujours envahies par le trac
Lorsque c'est leur tour de danser
Un peu dans les yeux de la reine...

En était-ce vraiment la peine ?

LA MARIEUSE DÉÇUE

L'étoile d'une valse lente
Avait capturé sans façon,
D'un coup, leurs âmes impatientes
Dans la toile de ses rayons.

Ils eurent du mal à s'entendre,
En eux grondaient doutes et blâmes,
Chaude encore était dans leurs âmes
D'une longue attente la cendre.

Une révolte de leur sang,
Quelque chose de plus puissant
Que les sources de leurs tourments,
La simple horreur d'une agonie
Sans au revoir aida la vie
En eux à vaincre leur folie.

Ils décidèrent de frayer
Dans leurs ténèbres des chemins
Qu'ils ne voudraient ni oublier
Ni refaire en rêve sans fin.

Avec raison Satan ricane
En entendant de tels récits :
Les plus belles amours se fanent !
Les malheureux qu'avait unis

L'étoile n'étaient que des ânes,
Et leur bêtise les perdit.
Ils abandonnèrent leur rêve.

Leurs âmes pleurent sur la grève
De l'océan sans horizon
Des deuils à jamais inféconds.

UN RÊVE

Le désenchantement accourt
Sans même cacher son couteau,
Mais le néant a ri trop tôt :
Aurions-nous pu laisser l'amour
Perdre son sang, assassiné,
Puis, accablés par le remords
De n'avoir pas été plus forts,
L'été fini, nous séparer ?

CELLE QUI PARTIT TROP TÔT

Nous ne nous reverrons plus,
Plus jamais, sur le rivage
De l'océan, ni ailleurs.

Peut-être l'ai-je comprise,
Il y avait dans sa voix
Tant d'ombres prêtes à rire
Ou à pleurer sans mesure !

Pour que ce qui vraiment compte fût dit,
Il eût fallu moins que les deux minutes
Que sous les yeux de tous met le soleil,
Ce sarcastique et tragique Don Juan,
Pour simplement traverser l'horizon.

De ses lèvres douloureuses
La nuit, notre sœur, baisa
Tendrement le vrai visage
De tout ce que nous aimions.

VOYAGE DE RETROUVAILLES

Où irons-nous ? Où tu voudras,
Pourvu que ce soit par des routes
Que ne fréquentent pas des doutes
Venimeux comme les cobras.

Pourvu que nos âmes oublient,
En traversant de calmes eaux
Et sous des nuages nouveaux,
Toutes leurs vieilles nostalgies.

Que fleurissent les citronniers
Dans le pays vers où s'élance
Ton âme du fond du silence,
Si cela t'invite à chanter !

Où nous irons, les poésies
Que je trouverai te plairont
Et seront toutes des chansons
Hymnes d'une nouvelle vie.

L' AMOUR PASSION

C'est un vieux jeu : le jeu de l'oie,
Un jeu où le hasard déploie
Tous ses talents d'entremetteur
Pour mettre à l'épreuve les cœurs ;
On y gagne peines et joies,
Et parfois même le bonheur
D'oublier que tout passe et meurt,
Que dans le néant tout se noie.

LES ŒILLET'S PENCHÉS

N'avons-nous pas bien trop à perdre
À laisser la nuit nous surprendre ?

Nous ne sommes que des mendiants,
Avouons-le dans un sourire
Implorant et libérateur,
Simple comme la vérité.

Dans ta main je ne pourrai mettre
Rien de plus que la riche aumône
Que de ta main j'aurai reçue.
Ta main ne pourra me donner
Rien de plus que ce que ma main
Dans ta main tendue aura mis.

Peut-être ne sommes-nous pas
Les deux seuls mendiants attardés
À cette croisée des chemins
Que bientôt aura envahie
La nuit, où tous les chats sont gris.

Mais pourquoi défier le destin
Cruel qui sans recours condamne
À la solitude éternelle
Les âmes qui ne trouvent pas

À temps leur semblable, leur sœur ?

On dit que la douce Ophélie
Penchée sur l'eau ferma les yeux
Pour voir un œillet accueillir
Une âme qui s'offrait à lui.

Me laisseras-tu te sourire
Sans répondre comme un miroir
Par le sourire que j'attends ?

Je ne veux, moi, ni décevoir
Ton cœur, qui doit se reconnaître
Dans mes paroles, ni trahir
L'ombre qui les a si longtemps
Nourries et bercées dans mon cœur.

UN MAUVAIS SOUVENIR

Mon rêve vagabond s'est pris
Dans la mélancolie voilée
D'une vendeuse attentionnée
D'un grand magasin de Paris.

Une solitude secrète
Inspire le cœur, quelquefois ;
À l'imprévu, tout comme moi,
Cette femme est peut-être prête.

Mais il me manque la vigueur
D'un Don Quichotte véritable
Qu'il faut pour croire vraisemblable
La rencontre d'une âme sœur.

PEUT-ÊTRE N'EST-CE PAS TROP TARD

Je n'ai pas la moindre grimace
À montrer pour te consoler
D'avoir au jeu de pile ou face
Perdu follement ta beauté.

Je n'ai pas la moindre promesse
À faire entendre quarante ans
Dans le désert où tu ne cesses
D'errer seule en te lamentant.

Je ne possède aucun nuage
Qui fleurisse et donne du fruit ;
De ma nuit, l'étoile sauvage,
À peine apprivoisée, s'enfuit.

Je ne connais aucune histoire
Qui puisse te faire oublier
Tes années, ou te faire croire
La mort capable de pitié.

Je ne suis qu'un humble poète
Qui sait mal le vrai embellir ;
Je voudrais, ni ange ni bête,
La porte de ton cœur ouvrir.

UN MIME MÉLANCOLIQUE

Dédaigneux des enseignements
De Thalie et de Melpomène,
Un mime de quelque talent
Pour vivre montre sur la scène,
À la manière souveraine
Des ombres qu'anime le vent,
Les rares joies, les longues peines
Qu'offre ce monde peu amène
Aux filles et aux fils d'Adam.

Dans l'âme loin d'être sereine
De ce Pierrot vêtu de noir,
Cependant, du matin au soir
Grouillent d'extravagants espoirs
Qui au rêve sans fin l'enchaînent.

Où que sa fantaisie l'amène,
De la Saintonge à la Lorraine,
Il fait la cour, en vrai phalène,
À toutes les fées des fontaines.

Hélas ! les belles qu'il croit voir
Encourager ses doux espoirs
Sont promptes à le décevoir !

Il étouffe une plainte vaine :
« Où est le temps du Gai Savoir
Et des tendres dames lointaines ? »

UN AVEU DE POLICHINELLE À SYLVIE

Dieu et Satan doivent bien rire :
J'imaginai, vrai songe-creux,
Que l'infini aurait pour lyre
Notre âme unique, dans les cieus.

Mon âme a mal d'avoir dû lire,
Clairement écrit dans tes yeux,
Que de mes torts certains le pire
Est d'être à la fois laid et vieux.

Tes lèvres n'ont pas voulu dire
Des mots simples mais douloureux.
À quoi bon nourrir un délire ?
Nous étions et resterons deux !

CONTRASTE

Madrigal

Sur quelle rive un cœur noyé de peine
Pourrait-il rayonner comme un soleil ?
Ton cœur aride est rive que seuls viennent
Baiser les flots de l'éternel sommeil.

LE DÉSENCHANTEMENT DE MÉLISANDE

Elle songe, les yeux fermés,
À la mélancolie étrange
Et si familière à son âme,
Si semblable à sa nostalgie,
Des eucalyptus du jardin.

Elle cherche au fond d'elle-même
Ce qu'elle imagine caché
Dans ces arbres si fascinants.

Quelle mystique ardeur déçue
Sentent-ils en eux dépérir ?

Quelle attente longtemps restée
Servante de leur cœur se change
Peu à peu en deuil tyrannique ?

Quelles amères confidences
Pourraient-ils faire aux vieux soleils
Qui labourent obstinément
Un ciel avare de promesses ?

JAUFREÉ RUDEL

Il est assis au bord du fleuve
Qu'un voile d'amertume
Sépare de toute aurore.

Aucun message
N'est venu de l'orient
Éclairer, rassurer, affermir son âme

Ses vieux rêves de rédemption,
Blessés,
Dévorés de fièvre, saignent.

Il sent sur ses lèvres ramper
Le baiser du renoncement.

« Ah ! se dit-il, la poésie est bréhaigne,
Confier son amour aux ailes d'un chant
N'est vraiment que poursuite du vent ! »

Il regarde la nuit indignée
S'enfuir, vêtue d'un seul vêtement
Souillé,
Vers l'occident.

MADRIGAL INTERROMPU

Ma plume s'est mise à écrire
Ce petit poème imparfait
Parce que mon âme savait
— Comment ? Dieu seul pourrait le dire ! —
Qu'il réussirait, beau ou laid,
À toucher et faire sourire
— C'est là tout ce que je désire —
Ton cœur, qui tant souffre en secret.
...

BRÈVE MÉDITATION D'AUTOMNE

Nos cœurs, à ses reproches sourds,
Vont-ils laisser assassiner
Sans le défendre notre amour
Par des chimères de l'été ?
Non ! l'automne est saison divine,
Et l'ennemi du genre humain
A tort de se frotter les mains :
Les amants exigeants devinent
Que seulement dans la douleur
Les âmes inquiètes enfantent,
Si leur foi est assez ardente,
L'éternité et le bonheur.

UNE VOIX

Incognito,
Un oiseau très fidèle,
Perroquet ou corbeau,
Nous appelle
Et prophétise sans répit
Du lundi au dimanche,
Caché dans les branches
De mon cœur qui gémit.

À quoi cela servira-t-il
S'il n'est point de remède aux exils
Purulents, noirs, infâmes,
De nos corps, de nos âmes ?

S'étonner ? S'indigner ? Il y a
Tant de vérités répudiées,
Tant de moissons incendiées,
Dans les alléluias !

Ne sachant dans quel coin de la terre
Ou du ciel tu es, je désespère
De jamais partager avec toi
Le trouble singulier que la seule voix
De l'oiseau fidèle a suscité en moi.

T'avouerais-je aussi

Une idée horriblement cruelle
Qui depuis longtemps me harcèle
Sans merci ?

Si nous étions face à face,
Aurais-je l'audace
D'avouer la pensée que voici :

C'est seulement en apparence
Que nous avons partagé
La folle illusion d'être rassurés
Par le silence démesuré
Qui miroitait sans la moindre décence
De notre lit à l'horizon
Sous lequel se cachaient abandons,
Longs remords, agonies sans pardon.

PIERRES DE SEUIL

Même tachées d'un sang tenace,
La clé du difficile oubli
Sera chaque fois reposée
Sur la table nue, et reprise
Sans larmes, sans cris, sans reproches.
Je le sais, tu le sais aussi.

Il y aura des noirs délires
En embuscade dans nos âmes,
Cachés par des buissons d'écume,
Mais nous trouverons des chemins
Où le désir et la pitié
Viennent au secours des amants.

LETTRE À LA NOUVELLE VOISINE

Le peu qu'il me reste de vie
Dans ce monde des vains regrets,
Je n'en veux pas faire un secret,
Appartient à la nostalgie.

Ma chair ne s'est pas assagie ;
Si de cela je me plaignais,
Effrontément je mentirais,
Mais, hélas ! l'âge l'a trahie !

Qui sait, pourtant, ce qu'il y a,
Dans l'âme ulcérée d'un paria,
De certain, de clair, de durable ?

Qui sait quel chemin tortueux
Ne peut paraître secourable
À Pierrot qui souffre pour deux ?

ÉVEIL

Ton ciel s'assombrit, la voix d'une cloche
Retentit dans ton cœur si longtemps sourd,
Et tu prends peur, car elle te reproche
D'avoir creusé la tombe de l'amour.

Ah ! Soledad, crédule fille d'Ève
Comme Ève fourvoyée par le serpent,
Rassure-toi, ce n'est qu'un mauvais rêve,
Éternels sont les dons du Dieu vivant ;

Ce n'est pas pour l'amour que le glas sonne,
Jamais l'amour dans le cœur ne s'éteint,
Car il est amour non d'une personne
Mais des lueurs du sixième matin.

UN MAIGRE AVEU

Ris, si tu veux, de ma bêtise :
J'étais en train d'imaginer
Un dialogue entre nous, qui brise
Dans l'œuf tout regret du passé !

Je te disais : « Le temps est proche
Où nous n'aurons plus qu'une voix,
Comme le battant et la cloche. »
Tu me répondais : « Je te crois. »

Nous nous pardonnions les mystères
De nos cœurs et nos rêves fous ;
Nous cherchions ce qu'il fallait faire
Pour que brille un soleil en nous.

Ou bien, pour que paraissent lentes
Les heures laissées à nos corps,
De choses très insignifiantes
Nos âmes amusaient la mort !

FACILE À DIRE

Quelle folie de nous plaindre
D'être trop vieux pour atteindre
Un coin du septième ciel,
Et d'aller vers l'agonie
Le cœur plein de nostalgie
Amère comme le fiel !

Le temps est impitoyable,
Déjà ricane le diable ;
Lorsque nos corps pourriront
En Terre Sainte ou en France,
Ni toi ni moi ne pourrons
Rire de nos exigences.

Savons-nous réellement
Quelles ressources possède
La chair pour venir en aide
Aux rêveries des amants ?
Explorons cette contrée,
Dieu l'a-t-il en vain créée ?

De la nature acceptons
Quelques modestes jouissances ;
Ne gaspillons pas nos chances

De voir nos rêves féconds ;
Faisons ce que nous pouvons
Pour oublier nos souffrances.

RETOUR

Ils ont appris à mesurer leurs pertes
Au nombre des années jadis ouvertes
Pour eux aux joies tyranniques du corps
Qui à l'âme font oublier la mort ;
Ils savent que, leur chair couverte,
D'Ève et Adam ils subiront le sort.

Âpre est la montagne aujourd'hui ! La neige
Leur semble avoir la perfidie des pièges.

Le ciel est tout blanc. Un jour, leurs cheveux
Seront aussi blancs que ce nid de Dieu.
Tristesse et révolte avec eux font route,
Difficile est leur lutte avec le doute !

Ils vont tous deux, le col franchi, défier
Le temps narquois qui les a maltraités.

Pourquoi devraient-ils, las et résignés,
Croire sans recours un cruel silence ?

Dans la vieille vallée, toutes les eaux,
Les lacs, les torrents, les moindres ruisseaux
Seront interrogées avec patience.
Peut-être qu'alors dans le ciel crieront

Des choucas venus des rêves profonds
Qu'enfante par l'effet d'un vieux pardon
La chair sur les genoux d'une souffrance.

DEVANT LA FENÊTRE

Sommes-nous vraiment condamnés
Aux aubes désertes et mornes ?
Ne sera-t-il jamais prouvé
Que nos pires deuils ont des bornes ?
L'amour a-t-il en vain promis
Un jour de pardon infini ?

Ce jour viendra : nos cœurs, guéris,
N'obséderont plus le ciel gris
De leurs si lamentables cris.

Se souvenant d'heures amères
Où sans fin semblait leur misère,
Confus, honteux, ils se verront,
Comme reflétés dans la pluie,
Pleurant contre toute raison
Leurs vieilles chimères enfuies.

SUR LA TERRASSE

Dis-moi, tu le peux, que reviendront
Vers nous les heures tourbillonnantes
Des orages d'or qui réunissent
Dans une soudaine et fiévreuse promesse
Les avenir d'âmes séparées
Longtemps par un leurre allié à leur faiblesse.

Ne vois-tu pas que sorties de l'horizon
Errent des ombres sans yeux ?
Que pourraient-elles chercher
Ainsi à tâtons
D'autre que des rêves orgueilleux ?

Les voix des échos s'éclairent
Et plus rien maintenant ne se perd
Des murmures de nos cœurs.

Quelle part, ah ! quelle part
Est pour nous de la pitié immense
Qui vivifie le silence
Sous le manteau bleu de la douleur ?

LE DOUTE EST UNE RESSOURCE

Dans mon âme déraisonnable
Un deuil morne a planté ses dents;
Il fait froid depuis si longtemps,
L'hiver paraît interminable!

Cet enfer où siffle le diable
Ne peut-il être simplement
Un délire que l'océan
Viendra effacer sur le sable?

Peut-être que mon cœur coupable
À lui-même sans cesse ment,
Peut-être que le châtiment
Qu'il mérite est moins redoutable.

Viendras-tu, amour charitable,
Mettre fin à ce long tourment
Avant l'heure du Jugement,
Ou mourrai-je seul, misérable ?

TRISTESSE INJUSTIFIÉE ET TRISTESSE JUSTIFIÉE

Pourquoi dis-tu que ce chemin est triste ?
Ne sommes-nous pas deux à y marcher,
Prêts à y rencontrer à l'improviste
L'Ange de la Mort venant nous chercher ?

Qu'importe la faim, la soif, la fatigue,
Le soleil dur, le froid, les pieds meurtris,
Si notre amour à nos âmes prodigue,
Quand il le faut, les bienfaits de l'oubli ?

C'est être seul à gravir la colline
Dont le sommet, hanté par l'âpre vent
Des vains regrets, les ténèbres domine,
Qui rend tout chemin triste et inquiétant.

Il n'est, tu le sais bien, pire misère
Que de s'acheminer vers l'au-delà
Sans amour, rongé par la crainte amère
Que ce péché Dieu ne pardonne pas.

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

Que de fiel il a fallu boire
Avant de savoir écarter
De nos lèvres le coupe noire
Que l'âme et la chair voulaient croire
Pleine d'un philtre destiné
À les priver de liberté !

Que nous reste-t-il à comprendre
Dans les aveux de tant de nuits ?
Des chimères nous ont séduits.
Saurons-nous mieux nos cœurs défendre ?
Quel bric-à-brac gît aujourd'hui
Par le destin réduit en cendre !

Nous n'irons plus dans les greniers,
À deux, chercher une pâture,
Ou par simple curiosité,
Tout en rêvant quelque aventure
Qui plus d'un seul automne dure
Et prenne le cœur tout entier.

PRÉLUDE À UNE RÉCONCILIATION

Nos mains lentement reconnaissent
Sur nos visages la tristesse
D'une rageuse pluie de mai
Tambourinant son « plus jamais ! »
Sur les carreaux de la croisée
D'où notre foi s'est envolée.

UN SOIR ORDINAIRE,
NI CYNIQUE NI HYPOCRITE

Je n'entends plus que l'hésitante voix
D'une lointaine cloche imaginaire ;
Mon regard se heurte à un ciel de pierre ;
Mon cœur t'a perdue encore une fois.

Où te chercher ? Toutes les routes mentent ;
Si longtemps qu'on s'acharne à y mendier,
On craint toujours de n'y pas rencontrer
L'ombre d'une pitié vraiment vivante.

Me voici, amer, à me souvenir
D'attentes fanées, de creuses promesses,
Devant un horizon qui ne m'adresse
Pas un mot au sujet de l'avenir.

Du livre de ma vie les pages brûlent,
À peine enfantée la fumée s'en va.
Où ? Qui peut le savoir ? peut-être là
Où les soleils fuyards se dissimulent.

POUR SE CALMER

Pourquoi, lorsque l'amour s'exile
Au-delà de tout horizon,
Ô cœur ami de la raison,
Faire un tapage aussi futile ?

UNE TENTATIVE

Nous avons appris dans nos solitudes
À écouter des ombres simples
Bruire dans nos cœurs faiblement.

Nous avons marché longtemps,
Comme tant d'autres exilés,
Sans savoir comment nos cœurs impurs
Envenimaient notre route.
Nous voici arrêtés devant des eaux sombres.

Nous y avons plongé nos mains
Comme des rames inutiles,
Et nous avons étouffé sur nos lèvres
Les sarcasmes que cet acte
Nous avait attirés.

Il n'y a pas de passeur.
Y a-t-il une autre rive
Au-delà, cachée par cette brume
Que ni les yeux ni la raison ne percent ?

Ah ! tu comprends comme moi
Que le fleuve que nos âmes
Peuvent réellement franchir
N'existe qu'en elles-mêmes.

Ni toi ni moi ne pouvons croire

Qu'un jour des étoiles soulèvent
Pour nous le plomb de leurs paupières.

Nous voyons devant ce fleuve
Que nous n'irons pas plus loin,
Aussi clairement que nous voyons
Le ciel tourner inexorablement.
Forgeons-nous, pour nous consoler,
Une certitude :

Je te dirai, quand il le faudra,
D'un regard mélancolique
Nuancé d'un sourire :
« Quelle folie ce serait
De nous mentir maintenant ! »
Tu acquiesceras
D'un regard semblable au mien.

Nous aurons vaincu la tentation
De ne pas mettre en commun nos angoisses
Devant le silence de Dieu.

SUR LE SEUIL

N'aurons-nous pas au moins la sagesse
De simplement unir deux promesses
Difficiles à tenir
Mais que ne pas tenir exile
De tout espoir, même du plus fragile,
Espoir de ne plus sans cesse souffrir.

Si, comme la raison nous y engage
Autant que le cœur, nous nous laissons tenter,
Nos esprits seront-ils absorbés
Par ce nouveau pèlerinage
Assez pour oublier
La misère annoncée par nos âges ?

Je n'en suis pas certain, à dire vrai,
Mais,
Rappelle-toi que s'est montrée,
Ce qu'elle est, vaine fumée
L'éloquence de la mort,
Et que dans notre désert
La patience de nos bouches
Nous a fait découvrir
Un silence riche.

MÉDITATION EN FRIMAIRE

L'été ne reviendra pas,
La poussière morte est morte,
Des cris le soleil est las,
Nous seuls pourrons faire éclore
Les secrets de notre sang.
Quelle attente dans la chambre !

J'entends frapper au carreau
Un oiseau de neige noire.
Quels fantômes ont pu fuir
Les étangs de ma mémoire ?
Comment pourrais-je oublier
Les vieux serments de nos bouches ?

Ah ! quel rêve partagé
Issu, vin nouveau de l'âme,
Du pressoir de notre chair,
Nous sera signe certain
D'une révolte efficace
Contre l'hiver, qui nous hait ?

CONSOLATION

« Tout est vanité », murmure ou clame
L'ennemi commun de nos deux âmes.
Mensonge éhonté du désespoir !
Laisserons-nous le serpent infâme
Rendre vain ce don de Dieu : savoir ?

Savoir regarder la mort en face
Pas moins bien lorsque cyniquement elle grimace
Dans le vieux soleil sanglant que quand elle sourit
Hypocritement au pied du lit.

Savoir que deux et deux font quatre,
Que sans aucun doute plus fort
Est l'amour que l'immonde mort,
Que le feu est l'âme de l'âtre.

Savoir qu'il reste à nos mains
Quelques heures pour se dire
Que mourir n'est pas le pire
Des maux des êtres humains.

Quelques heures pour des promesses,
Fermes comme celles de Dieu,
Qui nous rassurent et ne laissent
Nul chagrin embrumer nos yeux.

Quelques heures
Pour renier d'avidés leures.

Quelques heures
Pour bâtir l'éternité,
La demeure
Que nos âmes iront partager.

INNOCENCE DES ANNÉES

Au fil des ans, notre horizon s'enfonce
Dans une brume où se perd le regard ;
De la vie reste un peu de sang aux ronces
Et dans notre âme un souvenir blafard.

Faut-il regretter ce que le hasard
A transformé en bric-à-brac sans art,
Tout ce qui pourrit, tout ce que l'on brûle,
Et que jamais on ne remplacera,
Le fantôme qui vient au crépuscule
À plus d'un orphelin tendre les bras ?

Ce ne sont pas les regrets ou les lèvres
Qui font pure l'eau et gaies les chansons !
Sans ménagement les années les sèvent,
Car c'est d'amour que nos âmes vivront.

D'un ventre obscur à la nuit de la bière
Nos âmes n'auront eu qu'un seul tourment
Aussi cruel que la peur du néant,
La longue nostalgie de leur lumière,

Quand ayant franchi enfin la frontière
Qu'elles cherchent encore en gémissant,
Elles s'uniront, heureuses et fières,
Pour un éternel recommencement !

II

Mon âme a le mal des silences
MAURICE MAETERLINCK
Serres chaudes

The vastest earthly Day
Is shrunken small
By one Defaulting Face
Behind a Pall –
EMILY DICKINSON

LEÇON DE CHOSES

Les pierres tombales
Un jour ou l'autre se révèlent
Tout à fait inutiles.
Les illusions s'envolent.
Les paupières brûlent.

RÉPARATION

Maman, maman, je peux mourir
Demain sans avoir eu de fille,
Mon âme de rêves fourmille
Mais n'a de toi nul souvenir.

Au sein d'une âme très amère
Que sa pauvreté désespère,
Faire revivre d'une mère
L'amour pour sa fille est chimère,
Je le sais, mais que puis-je y faire
Si cette chimère m'est chère ?

Se peut-il que tu ne voies pas,
Maman, maman, de l'au-delà,
Le tourment cruel, jamais las,
Qu'endure ta fille ici-bas ?

Je peux mourir sans que mon âme
Soit libérée d'un doute infâme
Et soit certaine que l'amour
D'une mère vive toujours.

Ne plus être de toi aimée ?
Quelle abominable pensée !
Ah ! je n'y suis pas résignée.
Maman, m'as-tu abandonnée ?

Réponds-moi, maman, réponds-moi
D'un signe aussi grand que la Loi :
Obtiens du Dieu auquel tu crois
Qu'en récompense de ta foi
Un miracle me change en toi.

VAINE IMPATIENCE

— Ô maman, révèle-moi vite
Le chemin qui me conduira
Au paradis où tu habites,
Mon cœur d'orpheline est si las !

— Comme la fumée loin des flammes
Se dissipe le souvenir
Du chemin qu'empruntent les âmes
Pour fuir les corps qui vont pourrir.

UNE FILLE QUI A MAUVAISE CONSCIENCE
À SA MÈRE QUI EST AU CIEL

Ne viendras-tu jamais errer
Dans ces ruines nues où mon âme
Voit revivre les noires flammes
Des soleils de tous nos étés ?

T'entendre avec elle pleurer
Serait pour ta fille un dictame !
Est-ce en vain que son cœur réclame
Un secours du ciel courroucé ?

Ah ! partager l'ardente peine
Qui me ronge et être certaine
Que l'amour traverse la mort,

Ne plus me sentir toujours seule,
Ne plus craindre d'être trop veule
Pour mériter un meilleur sort !

CHANSON DE GRAND-MÈRE

Petite fille qui grandis
Dans cette vallée de souffrance,
Ta solitude est un défi
Cruel, c'est vrai, à l'espérance
Que toute orpheline nourrit,
Mais peu de chose est l'apparence :
Maman t'attend au paradis.

Chacune des bonnes pensées
Qui naissent au fond de ton cœur
Et sont par tes yeux arrosées
Est réellement une fleur
Nouvelle parée de rosée
Pour maman si loin en allée,
Un précieux don consolateur
Parfumé du futur bonheur
De tenir contre elle serrée,
Sans fin, son enfant retrouvée.

NOSTALGIE PARTAGÉE

— Mon âme est malheureuse,
Chante-moi la berceuse,
Grand-mère, s'il te plait,
Si triste et si jolie,
De la pauvre Ophélie,
Que maman nous chantait
Lorsque la nuit tombait.
Tu sais, cette chanson
Qui dit que l'aubépine
Ne meurt jamais au fond
Du cœur d'une orpheline,
Mais vit, comme l'amour
D'une mère, toujours.
Tu veux bien, dis, grand-mère ?
Ah ! je vois dans tes yeux
S'assombrir la lumière.

— Mon enfant, grâce à Dieu,
Une vieille rivière
Qui coule solitaire
Peut chanter quand s'altère
Dans ses eaux le reflet
Du ciel bleu qui se tait.

SOUS UN ARBRE DE NOËL

Nuages en fleurs
Que les âmes des fleuves
Peinent à croire véritables,

Embruns que la nuit arrache
À des solitudes
Où sombrent les nostalgies,

Masques dorés aux yeux clos
Que portent les lunes
Aux bals où les orphelins
Vont tenter leur chance,

Rêves sans écorce,

Éventails de chouettes charitables
Invitées à toutes les noces,

Défis hasardeux
Aux aubes que rien ne peut corrompre.

LE FANTÔME PARLE À REMEDIOS

Que penses-tu trouver au fond
D'une nostalgie amère ?
N'abandonne pas ta raison
À de voraces chimères !

Quand tombe d'un ciel gris et laid
Sur le jardin que tout blesse
Une pluie fiévreuse de mai,
Avoue-t-elle sa détresse ?

Qui appelles-tu en pleurant,
Les deux mains sur le visage,
Quelle sainte qu'un cœur d'enfant
Contemple dans un nuage ?

Le fantôme qui te rendra
Les rêves que tu regrettes
N'a pas disparu, il est là,
Tu n'as qu'à tourner la tête.

Une femme qui a souffert
Comme moi sait ce que l'âme
Attend, sans mentir à la chair,
Des lèvres d'une autre femme !

QUI, SAUF TOI ?

Qui peut aimer un criminel,
Qui peut lui épargner le fiel
Et les flammes du feu cruel
D'un remords sans pardon réel,
À part toi qui es dans le ciel ?

Qui peut alléger la souffrance
D'une âme cherchant son salut
Qui vers d'autres âmes s'élance
Et ne rencontre que refus,
Sinon toi, vouée au silence ?

Qui sauf toi tendrement m'exhorte,
Sans jamais prononcer un mot,
À croire à la fin de mes maux,
Et barre devant moi la porte
D'un enfer qui brise les os
De l'âme et au néant l'emporte,
Hélas ! qui sauf toi qui es morte ?

NUIT SILENCIEUSE

Dans chaque creux de ton silence
Un nid de sanglots est caché ;
Les rayons de ta lune tangent
Mon cœur trop enclin à pleurer.

Combien dure est la rhétorique
Des deuils dont déferlent les flots
Corrosifs sur l'amour unique
Manifesté sans un seul mot !

Ma mélancolie vagabonde
Egarait mon cœur mécréant
Sur les routes d'un océan
Qui pourrait étouffer le monde.

Puisque le bienfaisant oubli
Est enraciné dans ton sable,
Tu es la rive irremplaçable,
Ô nuit, des cœurs le seul abri !

COMPLAINTE DES ORPHELINES

Qu'importe la mémoire ?
Que tarisse et nous laisse en paix
Cette rivière noire
Qui charrie tant de lourds secrets !

Les vaines espérances
Qu'interrogent sans fin nos cœurs
Ne sont que de stériles fleurs
Qu'importe leur silence ?

Qu'importe que l'ombre d'un chant
Oppresse nos poitrines ?
Rien ne peut exiler longtemps
Les deuils des orphelines !

Qu'importe l'ardente raison
Gardienne de la vie ?
Que vienne la folie,
Nos âmes nues s'en vêtiront !

Est-ce elle qui frappe à la porte
Ou l'ange aux pieds fourchus,
Imposteur s'il en fut ?
Après tout, qu'importe, qu'importe ?

LITANIE INTERROMPUE

Mon cœur n'est point charlatan,
Il ne se plaint d'autre chose
Que des épines des roses.

Il n'a que bien peu de temps
Pour se faire ouvrir la porte
D'un cœur qui le reconforte.

Qu'est-il de plus important
Qu'un amour vrai qui défie
La mort et donne la vie ?

Mon cœur est un pénitent
Que de ses fautes la liste
Bien trop longue, hélas ! attriste.

Orphelin, mon cœur attend
Sur terre un cœur de Madone
Qui le passé lui pardonne.

Béhémot ou Léviathan,
Aucun monstre ne m'effraie, —
La Solitude est ma plaie !

...

QUESTION SANS ÉLÉGANCE

Nuit brute et silence déguisé,
Rien d'autre ne m'est resté
D'un long dialogue sans issue
Avec cette tristesse à la bouche nue
Qui discourt dans mon cœur à perte de vue
Sans se faire prier.
Que mettre par écrit
D'un témoignage aussi gris ?

Entêtement digne d'éloge,
Vraiment ! voilà que j'interroge,
En imagination, s'entend,
Le masque sans cesse changeant
Du dernier éclair du dernier instant
Réel pour la dépouille périssable
D'une âme misérable !

Un silence errant
Par des landes de lumière
Où s'étiolent des œillets blancs
Qui rêvent d'un destin de lierre,
Un silence définitif
Prêt à t'offrir ses plaies à vif,
Est-ce une chose croyable,
Ô nostalgie impitoyable ?

Quand sera-t-il révélé,

Ce chemin d'infinie pitié
Où mon âme pourra oublier
Les ténèbres d'un calvaire
Qu'aucun silence n'éclaire ?
Jusqu'à quand
Vais-je encore inutilement
Essayer page après page
D'entendre une voix à travers les nuages ?
Jusqu'à quand ?

LA CHATTE DE TAORMINA

Elle dardait vers moi obstinément
Ses inquisitrices prunelles.
Était-ce une chatte réelle,
Cet animal tout blanc
Qui faisait penser irrésistiblement
À la neige couvrant le volcan,
Et avait autour du cou un ruban
D'un rouge inquiétant ?

N'était-ce pas plutôt un fantôme fidèle
Venu me rappeler
Que toute solitude est irréelle
Là où règne la vraie pitié ?

DES NOUVELLES DE LA DISPARUE

Elle ne voit plus qu'en elle-même,
Maintenant que sont fermés ses yeux de chair.
Ses yeux où méditent,
Sans art, des soleils abandonnés.
Ses yeux d'un bleu de mer clandestine.
Ses yeux où n'ont plus aucune force
Les houles creusées par les chagrins.
Ses yeux où règne un silence
D'abîme transfiguré.
Ses yeux qui ne renient rien
De leurs promesses exangues.

Les attentes qu'elle a traversées
Ne sont plus que brumes sombres.

Elle n'essaie plus de croire
Qu'un jour les horizons follement trahis
Se révolteront.

Mais, errante
Comme un fantôme au fond d'elle-même
Elle entend
L'éternel clapotis de la lumière
Où vieillissent les beaux rêves
Amarrés à un quai sans mémoire.

ORPHELINE TROP PRÉSOMPTUEUSE

Lorsqu'elle partit, on voyait
Déjà frémir sur son perchoir
Des deuils sans fin le drapeau noir,
Le pieux vautour qui s'apprêtait
À dévorer la part de ciel
Assignée au monde réel.

Enfanté par une chimère,
Un rêve baisait ses paupières.

Le corps de la nageuse offrait
Aux flots mystérieux mais concrets
Tout ce que leur âme voulait.

Elle croyait vaincre, vaincue,
Et se trouver, s'étant perdue !

Selon un rite très ancien
L'océan célébrait les liens
Éternels du mal et du bien.

L'imprudente femme s'éloigne,
Car du destin rude est la poigne.

Les flots, que la fièvre envahit,
Ne sont pas doux à la nageuse,

Le vent crie, la houle se creuse
De plus en plus, le ciel noircit.

Face à face avec les ténèbres
Qui accourent de l'horizon,
Son âme entend l'écho funèbre
De mélancoliques chansons.

En elle soudain se déchaîne
L'angoisse d'une mort certaine ;
Quel rêve pourrait affronter
Cette angoisse et la dominer ?

Au gouffre ses yeux voient descendre,
Informe fumée, grise cendre,
La promesse du rêve tendre.

Est-ce l'heure du châtement
Qui sonne pour l'âme qui ment
À elle-même inconsciemment ?

C'est en vain qu'elle gémit, prie,
Pleure, se repent et renie
Une stérile nostalgie !

TRISTESSE DE LA NATURE

« Oubliez », nous rabâche le torrent,
« Un instant la misère de vos corps,
Les ombres nées des flots de votre sang,
L'insolence des yeux de votre mort.

Votre âme est encline à fuir la souffrance,
Pensez à ceux que la souffrance broie,
Ne gardez pas pour vous toute la joie ;
Je suis si las de n'être que violence !

Votre corps, comme moi, est sorti nu
D'entrailles sans lumière et doit vieillir ;
Mais que puis-je, moi, espérer de plus
Qu'un peu de votre âme avant de mourir ? »

BRÛLURE

Le regard de la neige en deuil
Rappelle sans cesse à nos âmes
Que vain est le vœu que réclame,
Quand le ciel se tait, notre orgueil.

Nos cœurs ne sont pas de la race
Des cœurs des Laodycéens,
La main du souci les étreint,
Dans Venise que l'hiver glace.

Se peut-il que pour nous jamais
Dans le Ghetto ne refleurissent
Des heures à l'amour propices ?
Sommes-nous si vieux et si laids ?

Douloureuses sont nos paupières !
Orphelins par la nuit tentés,
Savons-nous encore pleurer ?
Comme nous blâme la lumière !

LA MONTAGNE

Tous les vieux torrents voulurent
Donner ce qu'ils possédaient
Sans le savoir de promesses
Aux vallées défigurées.

Un moment, un court moment,
La montagne put offrir
À l'éternel pèlerin
Un vertige consolant.

Quel mal, quel bien pourrait faire
L'impureté de l'audace
Aux aveugles nostalgies
Sur des chemins sans étoiles ?

Il y eut un bruissement
D'ombres secouant le joug.
Murmurèrent des échos
Confidents de rêves morts.

Le soleil noue sur les cimes
Son sang à la neige nue ;
La flamme reste vivante,
Et qui dira si la crainte
Par son exil engendrée
Était folle ou raisonnable ?

FLEUR DE TOMBE

Sur le mur nu infiniment las
A poussé la fleur du sacrifice,
Repos provisoire,
Clou de grâce où le destin suspend
Un masque noir, ultime ressource
De rêves désemparés.

FLEURS D'UN VERGER

Ah ! secrètement dangereuses fleurs,
Indécents joyaux d'un amour menteur,
Vous n'enfantez que durables malheurs !

Calices où boit l'humaine faiblesse,
À longs traits, le plaisir et la détresse,
Sage est celui qui au verger vous laisse !

Fleurs qui séduisez même un cœur méfiant,
Flammes d'un feu qui guette le moment
De dévorer d'une proie chair et sang,

Quelle vérité sera révélée,
Quand par les proies que vous aurez mangées
Vous vous trouverez en fruits mûrs changées !

FLEURS À PLAINDRE

Le soir descend,
Les aveux de vieilles pivoines,
Amers, sombres, pesants,
Comme les regrets d'un moine,
Disciple malchanceux de saint Antoine,
Qui crut son rêve dévorant
Plus fort que sa chair,
Planent dans l'air.

Contre un silence pervers
Lutte le vacarme
De cœurs qui s'alarment.

Le charitable crépuscule
Commence à chanter une berceuse
Pour les tournesols trop crédules
Et les roses malheureuses.

*Quel chagrin, à nul autre pareil,
Que de ne plus voir le soleil !
Quelle peine que d'avoir
Des épines et de voir
Saigner une main qu'on aime
Comme soi-même !*

DEUX COMPAGNES DE VOYAGE

Le ciel sait pourquoi encore vivantes,
Dans un monde à leurs yeux presque irréel,
Se tiennent embrassées nos nostalgies.
Un lent naufrage a disloqué leur foi.
Seules rescapées toutes deux regardent
Un vent pervers arracher à la foule
Des ombres nues l'oubli de leur passé.
Elles crient, mais rien ne leur vient en aide,
Ni ange révolté, ni songe neuf.

Le regard captif, et l'âme béante,
Nos nostalgies sont prises de vertige
À s'imaginer peut-être promises
À une destinée de marionnettes
Pendues à de vieux clous dans les ténèbres
D'un castelet sans montreur ni montreuse.

AMANTS MYSTIQUES

Dieu pleure en constatant leur impuissance
À secourir leurs âmes d'orphelins.
La rédemption est une tâche immense,
Qui sait quand de l'exil viendra la fin ?

Ils ont fermé leurs brûlantes paupières
Pour entendre venir du fond des nuits
Une lente promesse imaginaire
Qui fait battre leurs cœurs, qu'elle a séduits.

Ils resteront l'un pour l'autre un mystère,
Car ils ne se voient pas, et le temps fuit !
Ils se seront cherchés leur vie entière,
Leur deuil aveugle est un figuier sans fruits !

LE SOIR DESCEND

Du ciel s'efface le soleil,
Dans mon cœur s'éteint toute joie.
Est-il possible qu'en un deuil
Unique tout espoir se noie,
Que sans fin se déchire une âme
Pour chercher au fond d'elle-même
Le regard rédempteur des yeux
Qu'elle ne voit pas dans les cieux ?

Secourable douce tristesse,
Toi qui jamais ne me délaisses,
Arrache aux serres du hasard
Le bleu si douloureux du fard
Des yeux qui pardonnent trop tard,
Le bleu profond des anémones
Et du manteau de la Madone,
Le bleu tendre des myosotis,
Le bleu mystérieux des iris, —
Enseigne à mon âme qui doute
Des yeux qu'elle cherche la route !

DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

Dans le ciel de fer, dur et gris,
Rôde un mirage
D'interminable oubli ;
Les oiseaux de passage
Se taisent, surpris.

Une solitude austère
M'invite à m'asseoir sur un rocher
Et à méditer.

Il y a tout à coup dans les fougères
Un frémissement,
Puis quelque chose, sans doute un serpent,
Rapide comme un éclair,
Disparaît dans les broussailles.

À côté de moi quelqu'un tressaille,
Ce n'est pas une femme de chair,
C'est seulement un fantôme au cœur amer.

Quelle folle attente
S'est emparée de mes mains ?
Ne sais-je pas imminente
L'arrivée de la nuit méchante
Qui abat les rêves clandestins
Que dans les cœurs des orphelins,
Obstinément, la nostalgie plante ?

MARGUERITE

Elle se voulait bonne et sage.
À l'oiseau qu'elle chérissait
Elle a dit, les yeux pleins de larmes,
En ouvrant la cage de fer :

« Envole-toi, sois libre et chante
Comme ton cœur te le dira ;
L'art et l'amour n'ont point de maître,
Dieu défend de les enchaîner ;
Je ne serai plus ta geôlière
Mais jamais je ne t'oublierai. »

Depuis la création du monde
Le ciel est immense et violent,
Dans ses flots d'océan perfide
Des rêves sans nombre ont péri,
Et les vagabonds y rencontrent
La solitude à tout moment.

Au tendre ami de Marguerite
Le ciel traître s'est révélé
Immense et désert labyrinthe
Sans justice ni charité.

Vains les appels ! vaines les plaintes !
L'oiseau chanteur n'a plus chanté !

Il avait pour tout fil d'Ariane
Sa nostalgie, il s'est perdu ;
Il n'a pu retrouver sa cage,
Loin de Marguerite il se meurt.

DANS LE JARDIN, UN MATIN D'HIVER

Si tu reviens sans moi de l'autre monde,
Cherche-moi dans la neige abandonnée
Par une nuit de rêveries profondes
Dans le jardin des statues éplorées

Tu entendras sans entendre et verras
Sans voir une ombre où vit le souvenir
De maintes chansons qui tendent leurs bras
À ton cœur toujours prêt à s'y blottir.

Si tu viens au nom du rêve de flamme
Qu'ensemble ont nourri et bercé nos âmes,
Je reconnaîtrai l'aube de jadis
Pour moi vêtue de roses et de lys.

De l'Ange de la Mort je n'ai que faire,
Moi, qui vis dans un monde imaginaire !
C'est toi que j'entends gémir dans mon sang,
Si loin de moi ! toi seule que j'attends !

III

*Mama never forgets her birds,
Though in another tree —
She looks down just as often
And just as tenderly
As when her little mortal nest
With cunning care she wove —
If either of her "sparrow fall",
She "notices" above.*

EMILY DICKINSON

Votre âme est une enfant que je voudrais bercer.

GUILLAUME APOLLINAIRE

Il y a

CHANSON D'HIVER

D'aucun mal ne te protège
L'orgueil de souffrir,
Entends-tu gémir
Ou murmurer l'humble neige ?

Ne laisse pas ton deuil être
Nostalgie sans loi,
Aie pitié de toi :
Dans l'âme rien n'est plus traître!

Loup chassé de la forêt
Par l'âpre famine,
Ton deuil d'orpheline
Rôde partout, tu le sais.

Laisse tes lèvres chercher
L'ombre où elles veulent
Brûler, toutes seules,
L'amour est un dieu caché.

CHANSON À CHANTER SUR UN ÉCHAFAUDAGE

Pittoresque folie,
Cet amour d'un été,
Radieux soleil et pluie !
En rire ou en pleurer ?

La plus longue des vies
N'est que brève agonie
Si l'on cherche toujours
Un invisible amour.

Factice nostalgie
D'un possible bonheur
Qui eût uni deux cœurs,
Faut-il que je t'oublie ?

Un coq de fer renie
La promesse qui lie
Jusqu'à la fin des temps
Deux amants, — qui l'entend ?

BERCEUSE POUR DEUX

Des ailes de feu disparurent
Dans un feu qu'attisait un vent
Fils révolté de la nature,
Devant nos yeux, en un instant.

Il y eut un battement d'ailes,
Très bref, angoissant comme un cri
Né d'une musique irréaliste
Dans l'âme scrutant l'infini.

Avoue simplement l'innocence
De tes doigts, dociles barreaux
De la cage où des espérances,
Abandonnées, meurent bientôt.

Partageons-nous la lune noire
Mûrie dans le jardin errant
Qui de rêve en rêve défend
Vaillamment les belles histoires.

La jeune nuit de notre avril
Nouait ses vagues aux galets,
Et dans les plaies qu'elle léchait
Germait l'amour, t'en souvient-il ?

CHANSON DES SIGNES POUR UN INCRÉDULE

Si tu es églantine,
Montre-moi tes épines ;

Si vraiment tu es neige
Qu'aucun ciel ne renie,
Montre-moi tes sortilèges,
Montre-moi tes nostalgies ;

Si tu es chouette rieuse,
Fais-moi entendre tes berceuses ;

Si tu es brume fidèle,
Montre-moi tes ailes ;

Si tu es rive lointaine
D'un crépuscule profond
Où mes rêves se défont,
Montre-moi tes peines ;

Si tu es le lys des champs,
Montre-moi tout simplement
Une goutte de ton sang ;

Sinon je ne te croirai pas
Et ne mourrai pas dans tes bras.

LA BONNE JARDINIÈRE

Mes poèmes s'endeuillent
Lorsque fleurit en vain
L'éloquent chèvrefeuille
d'Yseult, dans le jardin.

Sans fruit seront mes rêves
Si de tes propres doigts
Tu n'y greffes la fève
De la fête des rois.

Je mourrai à la tâche
Sans sauver mes chansons
Folles si tu n'arraches
De mon cœur les chardons.

J'irai sans espérance
Jusqu'au bord du néant
Si ton cœur ne me lance
Une fleur de ton sang.

SÉRÉNADE

Aide-moi, poésie,
À me faire plus fort
Que ma mélancolie,
Très fidèle ennemie,
Chienne noire qui mord
Et mon âme et mon corps.

Aide-moi, poésie,
À être aussi retors
Que l'âpre nostalgie,
Cette perfide amie
Qui me fait voir la mort,
Quand ma raison s'endort,
Plus douce que la vie !

UN VIEUX CHEMIN

Il y avait des haies
Où les mûres avaient
Un goût de souvenirs
Encore à découvrir.

Notre espérance neuve,
Sans nous mettre à l'épreuve,
Nous pardonna les pleurs
Qui stagnaient dans nos cœurs.

Mais, du ciel des ornières,
La cruelle lumière,
Hélas ! nous fit bien voir
Le double jeu du soir !

AMERTUME DE LA NUIT

Les yeux fermés, j'entends
Rire la mer ;
Les yeux ouverts,
C'est la mort, — qui m'attend !

Je sais mon cœur coupable ;
Amer et vieux,
Je ferais mieux
D'écrire sur le sable.

J'ai laissé dépérir
L'amour de loin,
Mon cœur n'a point
Cru en son avenir.

Il me souvient des leurres
Qui m'ont séduit,
Et dans la nuit
Mon âme angoissée pleure.

COMPLAINTE

J'avais, peints sur l'âme,
Dans le temps jadis,
Les fuyantes flammes
Des yeux d'une femme,
Et des myosotis.

Dormait une peine
Lovée sous les fleurs
Et sous la verveine
D'un amour à peine
Eclos dans mon cœur.

N'était-ce que songe
D'un cœur d'orphelin
Enclin au mensonge ?
Un regret me ronge,
Mais rien n'est certain !

BERCEUSE SANS FIN

Qu'importe que perdus dans nos souffrances
Nous ayons en vain crié, toi et moi,
Vers des tombes nues, lointaines, sans voix,
Si la mort n'est plus rien qu'une apparence !

Qu'importe le deuil qui nos cœurs pillait,
Saccageait, dépouillait de toute joie :
Un rêve neuf devant nous se déploie,
Doux éventail de glaïeuls et d'œillets.

Qu'importe qu'éhontées les nuits nous mentent,
Qu'un astre abstrait emmêle nos chemins,
Nous trouverons bien tout seuls, à la fin,
Du bel oubli la source bienfaisante !

Qu'importe que la neige ait si longtemps
Déçu, complice ou non du ciel livide,
L'attente d'orphelins au cœur avide :
Une berceuse est née dans notre sang.

CHANSON À DANSER

Malgré mes vœux et mes cierges
Mon carnet de bal est vierge,
Mon cœur crie, voilà pourquoi,
Bien moins folle qu'on ne pense,
C'est seulette que je danse,
Ne vous moquez pas de moi !

Bien que n'étant pas jolie
J'ai autant qu'une autre envie
D'avoir une alliance au doigt,
Et toute seule je danse
Non par goût mais par malchance,
Ne vous moquez pas de moi !

CONTRE L'ABANDON DE SOI

Que faites-vous
Pendus aux clous
D'un noir silence

Qui ne promet
Aux cœurs mauvais
Nulle espérance ?

Cœurs d'orphelins
De remords pleins
Dès votre enfance,

Ayez pitié
De vous, priez
La Providence :

Dieu est clément,
Aux pénitents
Restent des chances.

JANE GREY

Son regard était simple et doux,
Attentif, mais un peu étrange,
On croyait voir sourire un ange
Dans un léger nuage d'août.

Ses yeux étaient-ils pers ou gris ?
On y lisait, un peu surpris :
« Reine je suis ! Ah ! filles d'Ève,
Quel dérisoire paradis !
Si vite notre vie s'achève ! »

Sur ses lèvres flottait un rêve
Au silence éternel promis :

*Dans son cœur dorment des poupées
Qu'elle a nourries, bercées, soignées,
Au temps qu'elle était sans mari ;
Et la Sainte Vierge sourit*

Sur le seuil de la Tour de Londres
La mort murmure au nom de Dieu
Une question, que lui répondre
Sinon que Dieu fait ce qu'il veut ?

RÉPARATION

L'ancien des oiseaux de brume a enfin trouvé
Le tronc d'arbre creux où la vie sera meilleure,
Mais c'est le cœur battant qu'il y est entré,
Se souvenant de s'être pris à bien des leurres.

Et maintenant, aux rêves de la dormeuse
Arrivent les vagues mystérieuses
D'un immense océan de prophéties,
Filles d'une nostalgie
Que l'oiseau de brume, avec étonnement,
Découvre dans son sang.

OMBRE SECOURABLE

Son tapage déconcerte
Un cœur qui se croit trahi:
Son deuil n'est-il pas fini?

Franchissant l'aube déserte,
L'ombre d'un rêve adoucit
Une mémoire entrouverte.

COMPTINE POUR LE JEU DU HIBOU
ET DES HIRONDELLES

Je vais compter jusqu'à 9
Avant de sortir de l'œuf.
Que vous soyez bien ou mal
Dissimulées m'est égal,
Vite je vous trouverai
Et toutes vous mangerai,
Hou ! hou ! de baisers, mes belles.
Cachez-vous, déguisez-vous,
Ingénieuses hirondelles,
Je suis un humble hibou,
Laid et peut-être un peu fou,
Mais comme vous j'ai des ailes,
Je vous chercherai partout
Et vous mangerai, hou ! hou !

LA CHAMBRE D'ISABELLE

Il se fait tard,
Il n'y a plus qu'une vieille ombre usée,
Triste relique à peine respectée
Par le sournois hasard,
Pour accueillir les fées.

Le silence s'est pris
Dans les aveugles ronces,
Que ni l'amour ni la mort ne dénoncent,
D'un rêve trahi.

Parées de leurs cocardes,
Les poupées, les yeux grands ouverts,
Attendent la lune qui tarde.
Qui sait sur quels chemins pervers
Péniblement elle traîne
En pleurant sa longue noire chaîne ?

DEUX PETITES FILLES

— La lune gratte à la porte en pleurant :
Une nouvelle nuit, laide et méchante,
Veut la soumettre au joug de tristes rites;
Je l'ai vue, car tes yeux me l'ont montrée;
Quel fleuve aux flots roux pourrait y rêver,
Et quelle étoile y devenir buisson
Soudain fleuri de flammes rédemptrices ?

— Ce monde où Dieu se cache est trop réel,
Inventons une histoire où nos poupées
Seraient sous le ciel vivant de Venise
La synagogue où l'on effeuille l'âme
Pour mesurer par jeu l'amour de Dieu,
Et l'église à la nef bleue et dorée
Parée de souvenirs imaginaires.

DÉTAILS D'UN PORTRAIT DE LA REINE

Il y a dans ses yeux un pays
Qu'émue, l'âme reconnaît pour sien :
Le pays des anges musiciens
Où aucun rêve bleu ne vieillit.

On devine à ses lèvres austères
Qu'un horizon flou, insaisissable,
La fascine à l'instar d'une fable
Tout imprégnée d'un subtil mystère.

MONOLOGUE D'UN OPTIMISTE IMPÉNITENT

Le vent du nord, dis-tu, n'est guère ami
Des rêves bleus dont ton cœur est épris,
Il te mord les mains, — et tu lui souris !

Tu sais qu'une nuit blanche est sans pitié,
Et tu restes souvent seul à veiller
Devant un maigre feu, sans travailler !

Les flammes de tes deuils brûlent tes yeux,
Et tu fuis l'oubli miséricordieux !
Toute souffrance est-elle un don de Dieu ?

Sois de bonne foi : tu aimes souffrir,
C'est pour toi seul que tu joues les martyrs,
Et comme acteur tu es sans avenir.

Allons, allons, ne te désole pas :
La poésie, bonne fille, saura
Te faire prendre un cœur qui n'est pas là.

Faute de mieux, écris une chanson,
Ou même un madrigal sans prétention,
Pour un cœur esseulé qui se morfond.

Ne t'ai-je pas dit tout cela souvent,

Déjà ? Autant en emporte le vent ?
Mais non ! endurer est art de vivant !

UNE SORTE DE GRAND GUIGNOL

Pour qu'enfin se taisent dans leurs nids,
Si bien cachés, ces ombres qui hululent,
Improvisons sans crainte du ridicule
Un cinquième acte infini.

N'attendons pas que dehors, tête basse,
Le soleil avoue que les années passent
Sans qu'il puisse pénétrer
Dans cet antre des apparences
Où tant d'ombres au bec acéré
Défigurent le silence.

Les ailes de chair
De nos rêves se sont usées,
C'est vrai, et sont devenues la risée
Des disciples de Lucifer.

Dans le ciel du décor pourrissent,
C'est vrai, des étoiles mortes,
Qu'importe ?
Se sont perdus dans les coulisses
Nos rôles recopiés avec notre sang,
C'est vrai, mais ne suffit-il pas qu'avortent
Les complots tramés pour nous pousser au néant ?

D'ailleurs, la scène est-elle préparée

Au jeu d'âmes découragées ?
Le théâtre n'est pas plus vieux
Que notre recherche acharnée
D'un ciel plus généreux,
Et le décor n'est réel que pour nos yeux.

LE MAUVAIS EXEMPLE

Je suis ce peseur de paroles
Qui sait arbitraires ses poids,
Et l'art de s'en servir, frivole,
Mais qui succombe quelquefois
Au désir plus fort qu'il ne pense
De peser avec sa balance
Un discours qui séduit son cœur
Pourtant instruit par le malheur.

LIMITES DE L'ART

Comment se contenter
De songes réalistes
Alourdis de pitié,
Quand dans le ciel existe
Un fantôme voilé
Qu'on ne peut oublier ?

Obstinément résistent
Les ombres du passé !

Et si le cœur insiste
Pour être crucifié,
Après tout, quel artiste
Peut le remodeler ?

INCERTITUDE SANS FIEL

Est-elle réelle cette ombre
Que je sens frôler mes mains ?
D'où vient ce doute qui encombre
Ma rêverie, ce matin ?

Est-ce vraiment l'appel d'une âme
Que mon âme a entendu
S'élever en soudaine flamme
D'un horizon longtemps nu ?

Les yeux d'une vieille berceuse
Cherchent mes yeux envahis
Par la légende douloureuse
D'un amour d'hiver trahi.

Arriverai-je misérable
Au seuil de l'éternité
Sans savoir distinguer la fable
De la simple vérité ?

L'invisible camarade avance
D'un pas tranquille et se tait.
Est-ce d'une aveugle espérance
Que j'ai cru boire le lait ?

PÊCHEUR PERSÉVÉRANT

Avec ses filets d'or fin ou de cuivre,
Le vieux soleil s'efforce en vain de prendre
Dans les flots du fleuve aux lèvres de harpe
Les rêveuses fées qui au jeu s'enfièvent.

CONCERTO POUR VIOLON ET ORCHESTRE

« Tout, lorsque tu t'en iras,
S'évanouira, même l'au-delà ;
Tu es la mort et la vie »,
Démontre à mon cœur la mélodie,
Et mon cœur croit déjà voir
Du cruel néant le rire noir.

Pour affronter avec moi le désastre
Qui doit arriver, il n'y a plus rien
Dans l'univers, de réel, que l'orchestre
Et le violon fidèle comme un chien.

La mélodie plonge ses racines
Dans un mystère très lourd
Où mon cœur plein d'angoisse devine
Le reniement d'un amour.
Brisé, mon cœur en vain récrimine :
Dieu est déjà mort, ou sourd !

AU PETIT THÉÂTRE (ENTRÉE PAYANTE)

La Mère Michel en larmes :
« Est-ce possible, est-ce possible ? »

Guignol :
« C'est possible, c'est possible. »

Le gendarme :
« Circulez, circulez. »

POÉSIES DU JARDIN DU LUXEMBOURG

Tome 1

| | |
|----------------------------------|----|
| Un beau soir | 9 |
| Enfant trouvé | 10 |
| Silences | 11 |
| Toi qui existes peut-être | 12 |
| Celle qui sera | 13 |
| Sous un ciel indécis | 14 |
| L'été sur la falaise | 15 |
| Le volcan | 16 |
| Nouvelle vie | 18 |
| L'expérience | 19 |
| Dialogue de veillée | 20 |
| Des dons possibles | 21 |
| Une étape | 22 |
| Ton nom | 24 |
| Notre avenir | 25 |
| Devant nous | 26 |
| Amants calculateurs | 27 |
| La marieuse déçue | 28 |
| Un rêve | 30 |
| Celle qui partit trop tôt | 31 |
| Voyage de retrouvailles | 32 |
| L'amour passion | 33 |
| Les œillets penchés | 34 |
| Un mauvais souvenir | 36 |
| Peut-être n'est-ce pas trop tard | 37 |
| Un mime mélancolique | 38 |
| Un aveu de Polichinelle à Sylvie | 40 |
| Contraste | 41 |
| Le désenchantement de Mélisande | 42 |
| Jaufré Rudel | 43 |
| Madrigal interrompu | 44 |
| Brève méditation d'automne | 45 |

| | |
|---------------------------------------------------------------|----|
| Une voix | 46 |
| Pierres de seuil | 48 |
| Lettre à la nouvelle voisine | 49 |
| Éveil | 50 |
| Un maigre aveu | 51 |
| Facile à dire | 52 |
| Retour | 54 |
| Devant la fenêtre | 56 |
| Sur la terrasse | 57 |
| Le doute est une ressource | 58 |
| Tristesse injustifiée et tristesse justifiée | 59 |
| Nous n'irons plus au bois | 60 |
| Prélude à la réconciliation | 61 |
| Un soir ordinaire, ni cynique ni hypocrite | 62 |
| Pour se calmer | 63 |
| Une tentative | 64 |
| Sur le seuil | 66 |
| Méditation en frimaire | 67 |
| Consolation | 68 |
| Innocence des années | 70 |
| Leçon de choses | 73 |
| Réparation | 74 |
| Vaine impatience | 76 |
| Une fille qui a mauvaise conscience à sa mère qui est au ciel | 77 |
| Chanson de grand-mère | 78 |
| Nostalgie partagée | 79 |
| Sous un arbre de Noël | 80 |
| Le fantôme parle à Remedios | 81 |
| Qui, sauf toi ? | 82 |
| Nuit silencieuse | 83 |
| Complainte des orphelins | 84 |
| Litanie interrompue | 85 |
| Question sans élégance | 86 |
| La chatte de Taormina | 88 |

| | |
|--------------------------------------------------|-----|
| Des nouvelles de la disparue | 89 |
| Orpheline trop présomptueuse | 90 |
| Tristesse de la nature | 92 |
| Brûlure | 93 |
| La montagne | 94 |
| Fleur de tombe | 95 |
| Fleurs de verger | 96 |
| Fleurs à plaindre | 97 |
| Deux compagnes de voyage | 98 |
| Amants mystiques | 99 |
| Le soir descend | 100 |
| Dans la forêt de Fontainebleau | 101 |
| Marguerite | 102 |
| Dans le jardin, un matin d'hiver | 104 |
| Chanson d'hiver | 107 |
| Chanson à chanter sur un échafaudage | 108 |
| Berceuse pour deux | 109 |
| Chanson des signes pour un incrédule | 110 |
| La bonne jardinière | 111 |
| Sérénade | 112 |
| Un vieux chemin | 113 |
| Amertume de la nuit | 114 |
| Complainte | 115 |
| Berceuse sans fin | 116 |
| Chanson à danser | 117 |
| Contre l'abandon de soi | 118 |
| Jane Grey | 119 |
| Réparation | 120 |
| Ombre secourable | 121 |
| Comptine pour le jeu du hibou et des hirondelles | 122 |
| La chambre d'Isabelle | 123 |
| Deux petites filles | 124 |
| Détails d'un portrait de la reine | 125 |
| Monologue d'un optimiste impénitent | 126 |

| | |
|-----------------------------------|-----|
| Une sorte de grand guignol | 128 |
| Le mauvais exemple | 130 |
| Limites de l'art | 131 |
| Incertitude sans fiel | 132 |
| Pêcheur persévérant | 133 |
| Concerto pour violon et orchestre | 134 |
| Au petit théâtre (entrée payante) | 135 |

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2013

Imprimé en France